

Extrait 1

*C'est sous le Second Empire (1851-1870) que sont apparues les formes modernes du grand commerce et de la publicité. Emile Zola en a fait le sujet d'un roman appartenant au cycle des Rougon-Macquart. Il décrit la réussite professionnelle d'Octave Mouret, propriétaire du grand magasin parisien « Au Bonheur des Dames ».*

Mouret avait l'unique passion de vaincre la femme. Il la voulait reine dans sa maison, il lui avait bâti ce temple, pour l'y tenir à sa merci. C'était toute sa tactique, la griser d'attentions galantes et trafiquer de ses désirs, exploiter sa fièvre. Aussi, nuit et jour, se creusait-il la tête, à la recherche de trouvailles nouvelles. Déjà, voulant éviter la fatigue des étages aux dames délicates, il avait fait installer deux ascenseurs, capitonnés de velours. Puis, il venait d'ouvrir un buffet, où l'on donnait gratuitement des sirops et des biscuits, et un salon de lecture, une galerie monumentale, décorée avec un luxe trop riche, dans laquelle il risquait même des expositions de tableaux. Mais son idée la plus profonde était, chez la femme sans coquetterie, de conquérir la mère par l'enfant ; il ne perdait aucune force, spéculait sur tous les sentiments, créait des rayons pour petits garçons et fillettes, arrêtaient les mamans au passage, en offrant aux bébés des images et des ballons. Un trait de génie que cette prime des ballons, distribuée à chaque acheteuse, des ballons rouges, à la fine peau de caoutchouc, portant en grosses lettres le nom du magasin, et qui, tenus au bout d'un fil, voyageant en l'air, promenaient par les rues une réclame vivante !

La grande puissance était surtout la publicité. Mouret en arrivait à dépenser par an trois cent mille francs de catalogues, d'annonces et d'affiches. Pour sa mise en vente des nouveautés d'été, il avait lancé deux cent mille catalogues, dont cinquante mille à l'étranger, traduits dans toutes les langues. Maintenant, il les faisait illustrer de gravures, il les accompagnait même d'échantillons, collés sur les feuilles. C'était un débordement d'étalages, le *Bonheur des Dames* sautait aux yeux du monde entier, envahissait les murailles, les journaux, jusqu'aux rideaux des théâtres. Il professait que la femme est sans force contre la réclame, qu'elle finit fatalement par aller au bruit. Du reste, il lui tendait des pièges plus savants, il l'analysait en grand moraliste. Ainsi, il avait découvert qu'elle ne résistait pas au bon marché, qu'elle achetait sans besoin, quand elle croyait conclure une affaire avantageuse ; et, sur cette observation, il basait son système des diminutions de prix, il baissait progressivement les articles non vendus, préférant les vendre à perte, fidèle au principe du renouvellement rapide des marchandises. Puis, il avait pénétré plus avant encore dans le cœur de la femme, il venait d'imaginer « les rendus », un chef d'œuvre de séduction jésuitique. « Prenez toujours, madame : vous nous rendrez l'article, s'il cesse de vous plaire... » Et la femme, qui résistait, trouvait-là une dernière excuse, la possibilité de revenir sur une folie : elle prenait, la conscience en règle. Maintenant, les rendus et la baisse des prix entraient dans le fonctionnement classique du nouveau commerce.

Mais où Mouret se révélait comme un maître sans rival, c'était dans l'aménagement intérieur des magasins. Il posait en loi que pas un coin du *Bonheur des Dames* ne devait rester désert ; partout, il exigeait du bruit, de la foule, de la vie ; car la vie, disait-il, attire la vie, enfante et pullule. De cette loi, il tirait toutes sortes d'applications. D'abord, on devait s'écraser pour entrer, il fallait que, de la rue, on crût à une émeute ; et il obtenait cet écrasement, en mettant sous la porte des soldes, des casiers et des corbeilles, débordant d'articles à vil prix ; si bien que le menu peuple s'amassait, barrait le seuil, faisait penser que les magasins craquaient de monde, lorsque souvent ils n'étaient qu'à demi pleins. Ensuite, le long des galeries, il avait l'art de dissimuler les rayons qui chômaient, par exemple les châles en été et les indiennes en hiver ; il les entourait de rayons vivants, les noyait dans un vacarme. Lui seul avait encore imaginé de placer au deuxième étage les comptoirs des tapis et des meubles, des comptoirs où les clientes étaient plus rares, et dont la présence au rez-de-chaussée aurait creusé des trous vides et froids. S'il en avait découvert le moyen, il aurait fait passer la rue au travers de sa maison.

Extrait 2 :

A six heures du soir, la ville tombait aux mains des consommateurs. Durant toute la journée, le gros travail de la population active était la production : elle produisait des biens de consommation. A une heure donnée, comme si on avait abaissé un interrupteur, tout le monde laissait tomber la production et, hop! se ruait vers la consommation. Chaque jour, les vitrines illuminées avaient à peine le temps de s'épanouir en de nouveaux étalages, les rouges saucissons de pendiller, les piles d'assiettes de porcelaine de s'élever jusqu'au plafond, les coupons de tissu de déployer leurs draperies comme des queues de paons que, déjà, la foule des consommateurs faisait irruption pour démanteler, grignoter, palper, faire main basse. Une queue interminable serpentait sur tous les trottoirs, sous toutes les arcades des rues et, s'engouffrant à travers les portes vitrées des magasins, se pressait autour de tous les comptoirs, poussée par les coups de coude dans les côtes de chacun comme par d'incessants coups de piston. Consommez ! et ils tripotaient la marchandise, la remettaient en place, la reprenaient, se l'arrachaient des mains. Consommez ! et ils obligeaient les vendeuses pâlichonnes à étaler des sous-vêtements sur le comptoir. Consommez ! et les pelotes de ficelle de couleur tournaient comme des toupies, les feuilles de papier à fleurs battaient des ailes en enveloppant les achats pour en faire des petits paquets puis, en les groupant, des paquets moyens et, avec ceux-ci, de gros paquets, chacun d'eux ficelé avec un joli nœud. Et petits paquets, paquets moyens, gros paquets, portefeuilles, sacs à main tourbillonnaient autour de la caisse en un embouteillage qui n'en finissait plus ; les mains fouillaient dans les sacs pour y chercher les porte-monnaie, et les doigts fouillaient dans les porte-monnaie pour y chercher de la monnaie. Dans une forêt de jambes inconnues et de pans de pardessus et de manteaux, des enfants égarés, dont on avait lâché la main, pleuraient. [...]

Le supermarché était en libre service. Il y avait des chariots, pareils à des paniers à roulettes, que chaque client poussait devant lui et remplissait avec toutes sortes de bonnes choses. Comme les autres, Marcovaldo prit un chariot en entrant, sa femme fit de même et aussi ses quatre gosses qui en prirent un chacun. Et, se suivant à la queue leu leu, poussant leur chariot devant eux entre les rayons et les comptoirs croulant sous des montagnes de denrées alimentaires, ils se montraient les saucissons et les fromages, les nommaient, comme s'ils reconnaissaient dans la foule des visages d'amis ou pour le moins de connaissances.

- Papa, disaient à chaque instant les gosses, on peut prendre ça ?

- Non, on y touche pas, c'est défendu, répondait Marcovaldo, se souvenant que la caissière les attendait en fin de parcours pour le paiement.

- Pourquoi, alors, que cette dame-là elle en prend? insistaient les gosses en voyant toutes ces braves femmes qui, entrées seulement pour acheter un céleri et deux carottes, ne savaient pas résister devant une pyramide de pots et de boîtes et toc ! toc ! toc ! d'un geste machinal, mi-résigné, faisaient tomber et tambouriner dans le chariot des boîtes de tomates pelées, des pêches au sirop, des anchois à l'huile.

Bref, si votre chariot est vide et que les autres sont pleins, vous pouvez tenir jusqu'à un certain point, puis l'envie vous submerge, et les regrets, et vous ne résistez plus. Alors Marcovaldo, après avoir recommandé à sa femme et aux gosses de ne toucher à rien, tourna rapidement au coin d'une allée, disparut aux yeux de sa famille et, prenant sur un rayon une boîte de dattes, la déposa dans son chariot. Il voulait seulement s'offrir le plaisir de la balader durant dix minutes, de montrer, lui aussi, ses achats comme les autres, puis la remettre là où il l'avait prise. Cette boîte de dattes, et aussi une bouteille rouge de sauce piquante, un paquet de café et des spaghetti sous cellophane bleue. Marcovaldo était sûr qu'en opérant avec adresse, il pouvait, au moins pour un quart d'heure, éprouver le plaisir de celui qui sait choisir le produit le meilleur sans devoir payer un sou. Mais, gare ! si les gosses le voyaient ! Ils se seraient mis tout de suite à l'imiter, et qui sait quelle pagaille ça aurait fait !

Marcovaldo cherchait à les semer, courant en zigzag d'un rayon à l'autre, suivant tantôt des bonniches affairées, tantôt des dames en fourrure. Et chaque fois que l'une ou l'autre tendait la main pour prendre un potiron jaune et odorant ou une boîte de crème de gruyère, il faisait de même. Les haut-parleurs diffusaient des musiquettes gaies. Les clients marchaient ou s'arrêtaient en en suivant le rythme et, au moment voulu, tendaient le bras, prenaient quelque chose et le déposaient dans leur chariot, le tout au son de la musique.

Maintenant, le chariot de Marcovaldo était bourré de marchandises ; ses pas le portaient vers des rayons moins fréquentés ; il y avait là des produits aux noms de moins en moins déchiffrables, dans des boîtes avec des dessins dont on ne comprenait pas très bien s'ils voulaient dire qu'il s'agissait d'engrais pour la laitue, ou de semence de laitue, ou de laitue proprement dite, ou de poison pour les chenilles de la laitue, ou de pâtée pour attirer les oiseaux qui mangent ces chenilles, ou bien d'assaisonnement pour la salade, ou d'épices pour lesdits oiseaux en brochette. De toute façon, Marcovaldo en prit deux ou trois boîtes.

Extrait 3 :

*Dans ce roman, Le Clézio décrit l'apparition et le développement tentaculaire des grandes surfaces que l'on n'appelle pas encore hypermarchés. Hyperpolis est l'une d'entre elles. Le personnage de l'extrait, la « jeune fille Tranquilité » déambule dans les galeries de l'immense centre commercial, soumise à la tentation douloureuse d'acheter.*

La jeune fille Tranquilité regardait toutes les rues, et tous ces comptoirs, ces signes écrits, et elle pensait qu'elle n'existait plus vraiment. Plus personne autour d'elle n'existait. La masse anonyme, compacte, n'avait plus de vie, ni de passé, ni de parole. Elle coulait le long des rainures, elle ouvrait les portes, elle montait le long des rampes et des escaliers roulants. Elle achetait, mangeait, buvait, fumait, comme cela, selon les ordres d'Hyperpolis ; les appels violents des affiches, les éclats des tubes de néon, et aussi les voix douces qui disaient tout près de l'oreille,

WOOOOOL

c'étaient eux qui commandaient, en vérité. La jeune fille passait maintenant à travers la salle des nourritures, et elle voyait les boîtes bleues et blanches qui dansaient devant elle. Puis des carrés blancs, marqués d'un triangle rouge. Des boîtes de métal, si belles et désirables que ses mains malgré elle se posaient dessus, caressaient les couvercles froids. Des paquets de biscuits, des paquets de chocolat au lait, des paquets de crème. Des tubes. Des berlingots de lait, torsades de carton très belles et très compliquées. Des pots de carton de toutes les tailles et de toutes les couleurs, qui contenaient sans doute la même chose. Personne ne voyait plus rien. On avançait comme en dormant à travers la jungle multicolore, on avançait à travers un immense nuage de papillons. On oubliait tout. La jeune fille Tranquilité aurait voulu tout saisir dans ses mains. Elle aurait voulu entasser des milliers de boîtes dans un chariot à roulettes. C'était l'ordre qui venait jusqu'à elle, depuis les cachettes des sous-sols, depuis les cabines de plexiglas en haut des piliers, près du ciel. C'est pour cela qu'elle marchait dans un cerveau étranger, et qu'elle n'était qu'une pensée, une simple pensée dans la machine à ordonner les pensées.

Autour d'elle, les gens empilaient les objets dans les chariots de métal, avec frénésie. Ils avaient des visages sérieux, contractés, et leurs paupières battaient de façon anormalement lente. Les femmes tendaient les mains vers les étals. Elles fouillaient dans les réfrigérateurs et elles prenaient des pots, des cubes, des paquets. Elles prenaient des dizaines de fromages mous, des cartons de lait, des tubes de crème, des paquets de gélatine, des godets en matière plastique pleins de yoghourt, de flan, de sorbets au chocolat, au café, à la crème, aux pêches, aux fraises, aux ananas. Elles ne s'arrêtaient jamais. Les enfants eux-mêmes piochaient dans les étals à leur hauteur, et ils empilaient les marchandises dans de petits chariots jouets qu'ils poussaient devant eux. Personne ne savait ce qu'il faisait. Comment l'auraient-ils su ? Ce n'était pas eux qui saisissaient la marchandise, elle se collait d'elle-même à leurs mains, elle attirait les rayons des yeux et les doigts des mains, elle entrait directement dans les bouches, traversait très vite les tubes digestifs. La nourriture n'était plus que des formes, et des couleurs. Les yeux dévoraient les couleurs rouge, blanche, verte, orange, les yeux avaient faim de sphères et de pyramides, faim de plastiques lisses et de capsules de fer-blanc.

On n'allait pas au hasard. On suivait beaucoup de chemins qui avaient été tracés d'avance, par quelques hommes à l'esprit acharné. Ils avaient dessiné leur plan, ainsi, avec toutes les routes et tous les carrefours ; et c'était le dessin même de leur visage, un drôle de masque grimaçant de haine et de cupidité ; les yeux sanglants jetaient des éclairs, les sourcils contractés barraient le front, les joues molles pendaient, et la bouche, ouverte, puits profond aux gencives roses, aux vieilles dents couvertes d'or, à la langue râpeuse comme celle des tigres : elle aspirait goulûment, elle buvait l'air, l'eau et la nourriture, elle mastiquait la chair humaine ; bouche ensanglantée de cannibale, qui dévorait la foule, bouche qui salivait sans cesse et faisait tous ses bruits avides, ses rots, ses claquements. Elle parlait aussi, parfois ; elle disait ; ouverte au centre des plafonds, béante, avec ses lèvres distendues, elle disait :

« Obéissez ! Obéissez ! Marchez, achetez, mangez ! Aimez-vous ! Buvez Pils ! Le Drink des gens raffinés ! Fumez ! Vivez ! Mourez ! »

La jeune fille se tournait vers la bouche gigantesque, et elle disait, avec la voix de l'intérieur :

« Laissez-moi ! Je ne veux pas de vous ! Laissez-moi en paix ! Je vous en prie, allez-vous-en ! »

Mais la bouche se déployait, comme celle des poissons d'aquarium, et elle continuait à remplir le monde avec tous ses bruits.

Hyperpolis était un visage, un corps. Un cerveau aussi, et la jeune fille Tranquilité circulait le long de ses méandres, à l'intérieur du labyrinthe des circonvolutions.

Extrait 4

Je rejoins le petit groupe et nous traversons deux parkings pour atteindre les principaux bâtiments de ce centre commercial, haut de dix étages, avec, dans l'espace central, des cascades, des jardins, des allées pour la promenade. Babette et les enfants me suivent dans l'ascenseur, dans les boutiques disposées et les terrasses, dans les libres services, dans les grands magasins. Ils sont à la fois surpris et excités devant ce grand désir d'acheter. Lorsque je n'arrive pas à me décider entre deux chemises, ils m'encouragent à prendre les deux. Si je dis que j'ai faim, ils m'achètent des bretzels, des brochettes, de la bière. Les deux filles me servent d'éclaireurs. Elles repèrent des choses dont je pourrais avoir besoin ou envie et se précipitent vers moi, m'attrapent par le bras et me supplient de les suivre. Elles sont mes mentors dans le domaine sans fin de l'abondance. Des gens s'agglutinent dans les boutiques, dans les restaurants. Une musique d'orgue monte des jardins. Nous respirons une odeur de chocolat, de pop-corn, d'eau de Cologne, de tapis, de fourrure, de saucisson et d'inquiétantes peintures au vinyle. Ma famille est fière de cette opération. Je suis enfin l'un des leurs : j'achète. On me donne des conseils, on harcèle les vendeurs à ma place. Je n'arrête pas de me trouver en face de leurs miroirs. Nous allons de magasin en magasin, laissant de côté non seulement certains articles, certains rayons, certains étages tout entiers, mais aussi des grands magasins dans leur totalité, qui pour une raison ou pour une autre n'arrivent pas à obtenir notre faveur. Il y a toujours quelque chose que nous n'avons pas vu, un étage de plus, trois étages de plus, huit étages de plus, un sous-sol rempli de râpes à fromage et de couteaux à éplucher. J'achète avec insouciance et témérité. J'achète pour des besoins immédiats et pour un avenir lointain. J'achète pour le plaisir d'acheter. Je regarde, je touche, j'inspecte des marchandises que je n'ai nullement l'intention d'acheter, mais que j'achète en fin de compte. Je demande aux vendeurs de consulter leurs catalogues, leurs livres de références, pour trouver des modèles qui me fuient. Je commence à prendre du poids, de l'ampleur, je me gonfle, je trouve de nouvelles facettes à ma personne ; il y a en moi quelqu'un dont j'avais oublié l'existence. Tout s'éclaire autour de moi. Nous passons du mobilier aux vêtements pour hommes, nous parcourons les allées de produits de beauté. Notre image nous est renvoyée par les colonnes de miroirs, les verreries, les chromes, les écrans de télévision servant à la surveillance du magasin. J'échange de l'argent contre des biens de consommation. Plus je dépense, moins cela semble avoir de l'importance. Je suis bien plus important que tout cet argent. Tout cet or glisse sur ma peau comme le ferait une averse. Ces sommes, en fait, me reviennent sous forme d'un nouveau crédit accordé à mon existence. Je me sens expansif, étonnamment généreux. Je dis aux enfants de choisir leurs cadeaux de Noël ici et maintenant. Je fais des gestes qui m'apparaissent excessifs. Cette proposition les impressionne. Ils disparaissent au milieu des rayons, chacun se sentant brusquement avide de secrets, d'ombres, de cachettes. [...] Je suis le bienfaiteur, celui qui distribue cadeaux, bonus, pots-de-vin, bakchich. Les enfants savent que c'est dans la nature des choses de ne pas tenter de m'entraîner dans des discussions techniques au sujet des cadeaux. Nous prenons un autre repas. Un orchestre diffuse une musique douce. Des voix s'élèvent dans les jardins, dix étages plus bas. Un ronronnement se répercute et tourbillonne dans cet énorme espace. Il y a des bruits de pas, de cloche, le bourdonnement des escaliers roulants, la rumeur de gens à table. C'est le bourdonnement plein de vie de l'homme qui commerce avec bonheur.

Dans la voiture, alors que nous rentrons chez nous, nous restons silencieux.

Don DeLillo, *Bruit de fond* (1984) (traduit de l'américain)

DM :

- 1) Question préliminaire : Quel regard les différents extraits de ce corpus posent-ils sur l'homme et son comportement au sein de la société de consommation ?
- 2) Vous effectuerez le commentaire littéraire de l'extrait du roman de Le Clézio, *Les Géants* (extrait 3). Vous pourrez pour cela vous aider du parcours de lecture suivant :

→ **Le basculement du quotidien vers l'irrationnel**

Pistes : vous pourrez réfléchir à la manière dont le simple récit d'achats prend une coloration fantastique, absurde, voire angoissante.

→ **Une critique de la société de consommation**

Pistes : vous pourrez par exemple vous interroger sur les motivations des clients et repérer les figures de style qui indiquent leur aliénation.